

Le sang vert

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 53

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207398>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

1^{er} décembre ; les belles représentations d'*Aliénor*, de M. René Morax, au théâtre de Mézières ; celles des *Armaillis*, de M. Doret, sur la scène lausannoise, du *Mariage de l'assesseur*, de MM. J. Monnet et E. Tissot, au Kursaal de Bel-Air, ainsi que de *Favey et Grognez*, des mêmes auteurs, à Genève.

L'année 1911 nous apportera-t-elle une aussi longue kyrielle d'événements petits ou gros ? C'est là, sans doute, le cadet de vos soucis, cher lecteur. Pourvu qu'elle nous donne à tous santé et contentement d'esprit, nous ne lui en demanderons pas davantage. Mais il est bien permis de souhaiter qu'elle nous trempe moins que sa devancière, ne fût-ce que pour ne pas faire mentir le dicton : « apri on tein, l'ein vint on outro. »

V. F.

Le chauffage économique. — Prenez une statuette de Bonaparte, en plâtre, vous lui cassez un bras et vous avez ainsi un « Bonaparte manchot ».

Excusez ! Il n'est pas de nous.

Les fats. — Un de ces petits précieux, comme il y en a trop, se plaignait en minaudant, à une dame, d'un grand mal de tête.

Et, d'un air de circonstance : « C'est le mal des beaux esprits », ajouta-t-il.

— Est-ce que vous êtes malade par procuration ? demanda la dame.

« CE SERAIT DU BEAU ! »

ALLONS, soyez francs ! Que penseriez-vous de la suppression du jour de l'An ?

Ah ! il est bien évident que ce n'est pas aux enfants que la question est posée.

Eh bien ?...

Vous ne dites mot. Parce que vous pensez que c'est là une question saugrenue, à laquelle il ne vaut pas la peine de répondre et qui, du reste, ne saurait être posée que dans les colonnes de ce farceur de *Conteur*.

Ne haussez pas tant les épaules !

La question de la suppression du jour de l'an a été jadis soulevée, sinon posée, par un chroniqueur du grave *Journal des Débats*, M. René Doumic. Ce n'est pas le premier venu, certes.

Et M. Doumic conclut ni plus ni moins à la suppression du jour de l'an. Et nous savons nombre de personnes qui sont de son avis, mais qui ne disent rien, parce que c'est inutile. Et n'allez pas croire que ce sont des misanthropes ennuyeux, des empêcheurs de danser en rond. Non point. Ce sont tout simplement des personnes qui voient les choses comme elles sont. C'est un défaut, sans doute. Que voulez-vous, il n'est pas toujours aisé de fermer les yeux. Et puis, à tout péché miséricorde.

*

« Une des choses qui m'ont toujours semblé le plus admirables — écrit M. Doumic — c'est l'art que nous avons de compliquer la vie et de l'embarrasser de menues corvées dont nous faisons des obligations, qui pèsent à tous aussi lourdement et que tous continuent de subir aussi patiemment. Rien n'est plus significatif, en ce sens, que les rites du jour de l'An. Personne n'y trouve ni plaisir ni profit, sauf les concierges, les confiseurs et les fleuristes qui ne sont tout de même qu'une minorité. Tout le monde accepte que par suite de l'accumulation d'usages saugrenus une période de l'année devienne, pour toutes les âmes éprises de calme et de logique, un véritable épouvantail.

« Je n'exagère pas. Et j'ai conscience de traduire le sentiment intime de beaucoup de gens. Ce qu'il y a d'ironique et de cruel, c'est qu'on soit, à force d'ingéniosité, arrivé à rendre odieuses des choses qui de soi sont agréables.

» Un cadeau, cela est agréable à recevoir,

mais surtout agréable à faire. Rien n'est plus charmant que de donner. Encore y faut-il certaines conditions. Mais vous passez chez le marchand de bonbons ou chez le marchand de fleurs. Vous lui remettez une liste portant les noms et adresses des personnes à qui vous avez des obligations et, en regard, le chiffre auquel se taxe votre reconnaissance. En vérité, y a-t-il lieu qu'on vous sache quelque gré de cette mesure circulaire ? D'ailleurs, on ne vous en sait aucun gré. A la dix-septième corbeille qu'elle reçoit, une maîtresse de maison a peine à calmer ses nerfs ; au vingt-cinquième sac de fondants, elle déchire avec frénésie la carte qui l'accompagne. Quelle est alors cette comédie et cette réciproque duperie ?

» Une visite, cela est agréable à recevoir, sinon à faire. Encore faut-il qu'on sache au juste le nom du visiteur et qu'on puisse échanger quelques paroles avec lui. La visite du jour de l'An a ceci de caractéristique qu'on la fait par devoir et non par plaisir. On entre, on se fait voir, on fait constater sa présence, pour un peu on signerait sur un registre. Puis on se hâte afin d'avoir expédié dans sa journée le plus grand nombre possible de démarches polies. En vérité, à quoi cela sert-il et à qui cela fait-il plaisir ? Ne vaudrait-il pas mieux rester tranquillement chez soi, en se réservant d'aller demander à son jour et à son heure quelques moments de causerie à ceux avec qui on aime à causer et à celles à qui on a quelque chose à dire ?

» Les enfants eux-mêmes sont à plaindre dans cette période que les infortunés croient faire pour eux. Les collègues les ont lâchés pour quelques jours. Bien vite on les prend par la main et on les traîne de maison en maison chez l'oncle à l'héritage hypothétique, et chez le cousin au quarantième degré. On les abreuve de joies familiales, on les sature de divertissements dépourvus de variété, on les bourre de repas de cérémonies, on les gave de sucreries, on leur assène d'affreux livres rouges dorés sur tranche, on les met aux prises avec des jouets qui font de l'effet et qui ne marchent jamais. Ahuris, abrutis, éccœurés, ils prennent le parti de tomber malades afin d'échapper à cet excès de bonheur.

» Et tant qu'il y aura un premier jour de l'An, il en sera de même. On se soustrait à un devoir, on n'échappe pas à une corvée. Il n'y aurait qu'un moyen pratique et que je recommande aux personnes qui rédigent l'almanach, c'est de faire commencer l'année le second jour de l'An.

Voilà ce que dit M. Doumic. Il y a beaucoup, beaucoup de vrai dans tout ceci. Mais que ceci, chères lectrices et chers lecteurs, ne vous gâte pas ce premier jour de l'An.

Bien du plaisir et bonne année, tout de même.

VÉRITÉS

On assure que s'il est un jour de l'année où il se pense beaucoup de vérités mais où il s'en dit peu, c'est le jour de l'an.

Soit. Or, pour ne pas faire comme tout le monde, en voici quelques-unes. Il peut être bon de les rappeler.

*

L'homme est toujours reconnaissant des services qu'on va lui rendre.

*

Plus les années sont vides, plus elles pèsent.

*

Les femmes n'apprennent vite et bien que ce que nous ne voulons pas leur apprendre.

*

La flatterie est comme l'ombre ; elle ne vous rend ni plus grand ni plus petit.

*

Laboure, fume, sèche, arrose, sarcle ton champ, et demande ensuite ta moisson par tes prières, comme si elle devait te tomber du ciel.

*

Dans le monde, comme dans les tables d'hôte, les plus discrets et les plus polis sont souvent les plus mal partagés ; l'égoïsme et la grossièreté s'emparent de tout ce qui est bon, sans nul souci de ce qui restera pour leurs voisins.

Question.

Un chasseur fait ainsi la description d'un renard qu'il a manqué : La tête mesurait 12 centimètres de longueur ; le corps était aussi long que la queue et la tête. Enfin la queue était égale à la tête plus la moitié du corps. — Quelle était la longueur totale de la bête ?

Pour nous, nous avouons d'avance n'en rien savoir et n'avoir pas le temps de résoudre le problème. Mais il en est peut-être parmi nos lecteurs que cela intéressera.

Entre deux bricoles ou deux verres de vin chaud, que l'on cherche. On peut faire plus mal.

Le sang vert. — Un jeune homme qui avait en peu de temps mangé une fortune considérable, tomba malade et eut une forte hémorragie.

Le médecin, accouru sur le champ, trouva le sang un peu « vert ».

— Ce n'est pas étonnant, dit la personne qui soignait le malade ; monsieur a mangé tout son bien en herbe.

Amour brûlant. — Une jeune demoiselle très amoureuse écrivait à son fiancé.

« Mon Hector bien aimé, venez de bonne heure ; j'aurai celui de vous voir plus tôt. »

PIROLET ET LO MÈNICHTRÉ

(Patois du district de Grandson.)

Pirolet s'in va à sa vègnye,
Toi lo cou à sa dzenèllye.
Dzenèllye, revire-tè ;
Toi lo cou à Pirolet.

Sè vo nè sètè pas coui est chtu Pirolet, allà lo demandà à clyeu dè Vaugondry. Vo repondron kè c'étay yon dè leu bordzai qu'étay gallyà bon tailleu, qu'avay bouèna copa, kè clyotsivè to ba, k'étay on rudo farceur, mais k'étay on rudo saodlon assèbin, cà ne sè lassivè rin. Achtou kè l'avai gâgnî caukè batzè, lo vouailè à la pinta dè Ver-tsi-lo-Ray, à ribotà et à tsantà. On l'èray oïu dū Losèna kank' à Outsî, kan tsantàvè à goïrdzè-dèplyèya :

Enfant de la montagne,
J'y retourne, j'y retourne ;
Enfant de la montagne,
J'y retourne en chantant.

Assèbin lo mènichtré nè poïay nè lo vairè nè lo chintrè. L'avay couèdi lo reprimandà bin day yâdzo ; mais to cin n'avancivè à rin. Pirolet sè fotay dè lu et lo kaivè commin la pèchta. C'est vèrè k'on dèsay dissè — mais bin in catson — kè lo mènichtré alàvè fouènà perto yò n'avay rin à fèrè ; kè fasay commin la motsè dè la fâblya, kè bordènavè à l'intoï day beux, po fèrè à krairè kè c'étay lu kè lè fasay allà ; kè nè cratchivè nè din lo verro, nè su lè bons bocons kan nè cotàvon rin ; ma fay què ? Lè dzin ont tant mètchinta linga assèbin ! Et Pirolet savay to cin.

Suffit k'on dzoit, nouëtro tailleu étay in dzornâ po kyeudrè tsi lo sindico dè... (n'ai pâ fautà dè dèrè yò) ; lo sindico et Pirolet sè lavàvon lè man vè lo bornî por allà dinâ. Vouaitès lo mènichtré kè vin, kè saluè :

— A tsi-vo, à tsi-vo, kè fâ dissè ; l'edyè dè vòtro bornî est-ilyè bouèna ?

Et s'in va baïre à l'intès.

Lo sindico salua sin téré assimbyan d'avay